

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)



L n'a fallu sans doute ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine pour pratiquer furtivement une semblable ouverture dans la cloison ; une scie et un peu de cuir ont suffi pour mener à bien cette besogne. Seulement, je me suis assuré que le travail avait été fait de l'intérieur, par conséquent l'ennemi doit être du même côté. D'ailleurs la porte, vous le voyez, ne peut s'ouvrir sans qu'on enlève les caisses qui la masquent pendant le jour.

— Vous avez raison ; mais alors, Martigny, cette ouverture a été pratiquée dans le but de me voler ?

— Cela serait possible ; peut-être aussi a-t-elle seulement pour but de permettre à quelqu'un de vos employés de sortir la nuit pendant votre sommeil.

— Si ce n'était que cela... Enfin, mon cher vicomte, comment l'avez-vous découverte ?

— De la manière la plus simple. Je couche sous un comptoir un peu éloigné de cette porte. Or, il y a une semaine environ, vers le milieu de la nuit, j'entendis un remuement qui se faisait dans les caisses à quelques pas de moi. J'ai le sommeil léger et je suis toujours sur le qui-vive. Je prêtai donc l'oreille et m'assurai que le bruit était bien réel. Par instants, on s'arrêtait pour écouter, puis on se remettait à mouvoir les ballots avec précaution. J'hésitais à crier et à donner l'alarme, quand tout à coup une bouffée d'air frais vint frapper mon visage et en même temps je vis une ouverture lumineuse dans la cloison ; puis une forme humaine se glissa dans cette ouverture et la porte se referma doucement.

— Mais déjà j'étais debout et, quoique à demi vêtu, je m'élançai vers cette porte dont l'existence venait de m'être révélée d'une manière si singulière. Je la découvris facilement, malgré les ténèbres, et, après l'avoir poussée à mon tour, je me trouvai sur un terrain vague qui s'étend derrière le store.

— Mon premier soin fut de rechercher des yeux celui de vos commis qui était l'auteur de cette escapade ; j'aperçus à quelque distance une espèce d'ombre qui longeait en silence les habitations. Je ne pouvais distinguer ni la tournure ni les traits de cet individu ; mais j'étais sûr de ne pas me tromper, c'était bien celui qui venait de quitter le store peu de minutes auparavant et je le suivis avec d'autant moins de bruit que j'avais les pieds nus.

— Du reste, il eut la galanterie de ne pas aller loin. Il atteignit bientôt ces cabarets ignobles qui bordent London-street et dont la plupart, malgré les ordonnances de police, demeurent ouverts toute

la nuit ; alors il s'arrêta et siffla deux fois avec précaution. Un homme sortit d'un des bouges voisins et ils causèrent à voix basse. J'aurais bien voulu entendre ce qu'ils disaient ; mais il eût fallu traverser un square qui était éclairé par la lune, et je me fusse infailliblement trahi. Comme je cherchais un moyen d'approcher des deux causeurs sans exciter leur défiance, l'homme du cabaret prit le commis par le bras et l'entraîna presque de force, à ce qu'il me sembla, dans la maison. Après un moment d'attente, voyant qu'ils ne revenaient pas et jugeant que je n'avais plus rien à apprendre pour cette fois, je me décidai à rentrer au store par la porte secrète.

— Et vous n'avez pu, demanda Brissot précipitamment, les reconnaître ni l'un ni l'autre ?

— L'homme de la taverne était encore un de ces damnés Mexicains, car il portait un *zarape*, et j'ai vu briller un *machete* à sa ceinture... Il appartenait sans doute à la bande de Guzman, le chef du claim isolé où je m'arrêtai quelques minutes en arrivant à ces placers... c'était peut-être Guzman lui-même que les constables et les policemen ont pourtant recherché avec tant de soin depuis l'affaire du tonneau de poudre ; mais je ne saurais rien affirmer à cet égard. En revanche, il me fut facile de constater que l'employé déserteur était don Fernandez. Il rentra un peu avant le jour et avec tant de légèreté, qu'il me fallut une extrême attention pour distinguer le craquement des caisses lorsqu'il les remit en place. Le lendemain tout se trouvait en ordre de côté, et j'aurais cru avoir fait un rêve, si je n'avais reconnu de nouveau par un examen furtif l'existence de la porte secrète.

— Et vous ne parlates pas à don Fernandez de son escapade nocturne ?

— J'avais un projet : c'était de le suivre une autre nuit, et de pénétrer à tout prix le motif de ces sorties mystérieuses ; il importait donc de ne pas lui donner l'éveil par une parole imprudente. Mais, soit qu'il ait deviné mes soupçons, soit qu'il n'ait pas eu de raisons pour sortir les nuits suivantes, je l'ai vainement épié depuis ce temps-là. Il dort avec tranquillité du soir au matin, pendant que je veille en enrageant, et j'ignore encore le mot de cette énigme.

Brissot demeura plongé dans ses réflexions.

— Ainsi donc, Martigny, dit-il enfin avec accablement, vous pensez que Fernandez est un traître ?

— Véritablement nous avons des motifs de le croire. Ou je me trompe fort, ou cet homme, malgré ses airs mielleux, vous hait au fond du cœur. Il est dévoré d'orgueil ; sans doute il ne peut vous pardonner l'autorité que vous exercez sur lui et même les services que vous lui avez rendus. Il me hait moi-même, et j'ai surpris certains de ses regards qui trahissaient une jalousie féroce ; il est donc dans toutes les conditions voulues pour nous devenir fortement suspect.

— N'aviez-vous pas déjà des soupçons à son sujet, lors du premier complot ?

— Oui ; mais en examinant la chose de près, j'ai reconnu que ces soupçons pouvaient être préma-